

qui aiment Dieu et le prochain ; car ils feront voir ce que peut, chez des personnes d'un sexe faible, le zèle de la gloire de Dieu et le désir de sauver des âmes créées à son image et rachetées au prix de son sang. Il suffit pour cela d'esquisser rapidement quelques-unes des souffrances plus spécialement attachées à cette mission.

Souffrances du voyage.—Il y a d'ici à la Rivière McKenzie environ 1,500 lieues. Ce long trajet se fait tantôt par eau et tantôt par terre. Il y a à franchir une multitude de lacs, de rapides et de portages. Il faut coucher trois mois à la belle étoile, et par un froid rigoureux, quand le voyage se fait en hiver. On est exposé à mourir de faim, quand on est au bout de ses provisions. Les fatigues qu'il faut endurer lassent souvent les hommes les plus vigoureux ; et à plus forte raison, des femmes accoutumées à la vie régulière des communautés, sont-elles exposées à y succomber

Souffrances du climat et de la température.—Il est facile de se convaincre que dans cette extrême Nord, il fait un froid horrible. On pourra s'en faire quelque idée en faisant attention que nos plus grands froids, qui ne durent guère que quelques jours, sont des froids ordinaires à McKenzie. D'autre part, il s'en faut que l'on soit logé et habillé convenablement pour se mettre à l'abri d'une température si rigoureuse. Dans le cœur de l'hiver, le soleil ne paraît sur l'horizon que durant quatre heures. Il faut donc passer vingt heures sur vingt-quatre dans les épaisses ténèbres de la nuit. Avec ces longues nuits la vie ne peut être agréable, puisque nécessairement l'on y éprouve des ennuis dont il est impossible de se rendre compte.

Souffrances du régime de vie.—Dans ce pays lointain, il faut passer sa vie à ne manger que du poisson que l'on conserve sans sel ; aussi se gâte-il facilement.

Quand le poisson manque, il faut se procurer à un prix élevé du caribou fumé. On se régale quelques fois avec des flans faits avec des œufs de poisson. L'on fait pour le temps de la disette, des provisions de graines des bois, que l'on fait bouillir, pour en manger afin de ne pas mourir de faim. Si l'on peut ramasser quelques bouts de chandelle, que l'on fait avec la graisse de caribou pour l'usage de la chapelle, l'on s'en sert pour faire des fricassées qui sont pour le pays des mets délicieux. L'on ne connaît pas d'autres assaisonnements, pour donner quelque saveur aux aliments ; et l'on perd tout de bon le goût du pain, parce que l'on n'en fait aucun usage. Enfin il arrive des temps où il faut absolument se passer de manger, parce que le strict nécessaire manque ; mais alors, l'on recourt avec plus de ferveur à la Divine Providence qui ne manque jamais de venir au secours des pauvres affamés. Le trait suivant en est une preuve :

Le Révd. Père chargé de la mission reçut un jour une lettre de Mgr Faraud, du Lac Labiche. Ce saint Evêque sachant combien était petite la provision de nourriture pour l'hiver, était dans de grandes inquiétudes. Dans sa lettre il défendait absolument l'admission de nouveaux orphelins et même priait le Révérend Père d'en renvoyer plutôt que de trop faire souffrir les Missionnaires. . . . Il est d'usage chez cette partie de Sauvages Montagnais d'allouer à une homme quatre poissons en un jour et aux femmes deux. Le bon Père dans son embarras se rendit chez les Sœurs